

## LES BATEAUX DANS L'OEUVRE DE MAUPASSANT : EXPRESSION D'UNE PASSION

Voguant sur mer ou le long des fleuves, les bateaux, navires et autres yoles, furent toujours les fidèles compagnons de Maupassant. La place que l'auteur leur réserva dans son oeuvre relève sinon de l'amour, du moins d'une réelle passion pleine de gratitude.

Durant toute son enfance, Guy de Maupassant profita du spectacle des ports d'Étretat ou de Fécamp, animés par le vacarme des pêcheries, le fouillis des accastillages recouverts de toiles à pré-larts et la féerie de *"paquebots, de bricks, de goélettes, de trois-mâts chargés de ramures emmêlées."*<sup>1</sup> Le jeune garçon rêva sans aucun doute d'embarquer à bord d'un chalutier *"solide à ne craindre aucun temps, le ventre rond, roulé sans cesse par les lames comme un bouchon, toujours dehors, toujours fouetté par les vents durs et salés de la Manche"*<sup>2</sup>. Lorsque l'occasion lui fut donnée de se rendre chez Flaubert, à Croisset, à la sortie du port de Rouen, il s'émerveilla du tableau grandiose des *"bassins, où les grosses coques, ventre à ventre, se touchaient sur quatre ou cinq rangs. Tous les mâts innombrables, sur une étendue de plusieurs kilomètres de quais, tous les mâts avec les vergues, les flèches, les cordages, donnaient à cette ouverture au milieu de la ville l'aspect d'un grand bois mort."*<sup>1</sup> Les porteurs de rêves, Maupassant les guettait, *"les voyait au loin, nombreux, les uns, les grands vapeurs, empanachés de fumée ; les autres, les voiliers, traînés par des remorqueurs presque invisibles, dressant sur le ciel leurs mâts nus, comme des arbres dépouillés"*<sup>3</sup>.

Alors âgé de treize ans, Maupassant, qui préférait le grand large aux bancs de l'école, marchandait auprès de sa mère la récompense qu'elle lui destinait pour un trimestre satisfaisant : "... Au lieu du bal que tu as promis au commencement des grandes vacances, je te demanderai [...] toujours si cela ne te faisait rien, de me donner seulement la moitié de l'argent que t'aurait coûté le bal, parce que cela m'avancera toujours pour pouvoir acheter un bateau..." Anxieuse face à l'intrépidité de son fils, Laure de Maupassant tempéra cette ardeur.

Son engouement pour la navigation, Maupassant put s'y consacrer après la guerre de 1870, consécutivement à son installation à Paris et son entrée comme employé au ministère... de la Marine. Le dimanche, l'employé guettait sur un ponton l'approche de l'HIRONDELLE, pour sortir de Paris par la Seine. Alors, l'esprit plein d'évasion, il voyait apparaître le bateau, *"sous l'arche du second pont, tout petit, avec son panache de fumée, puis plus gros, plus gros, grandissant toujours"*<sup>4</sup>.

Ainsi, durant l'été 1873, à Argenteuil, Maupassant barrait deux fois par semaine en compagnie de ses amis Tomahawk, Petit Bleu, Hadji et La Tôque. Bientôt les joyeux jeunes gens constituèrent la "Colonie des Crépitiens", sorte de confrérie dont la vocation était de s'amuser, de faire du bateau et d'emmener en promenade des filles dociles à bord de la yole, la FEUILLE DE ROSE, achetée en commun.

---

<sup>1</sup> *Pierre et Jean*, roman publié en 1888.

<sup>2</sup> "En mer", conte publié dans le *Gil Blas* du 12 février 1883 puis recueilli, la même année, dans *les Contes de la bécasse*.

<sup>3</sup> "Une passion", conte publié dans le *Gil Blas* du 22 août 1882 puis recueilli dans *le Père Milon*, en 1899.

<sup>4</sup> "Souvenir", conte publié dans le *Gil Blas* du 20 mai 1884 puis recueilli dans *les Contes du jour et de la nuit*.

Quelques mois plus tard, les cinq marins d'eau douce étoffèrent leur flottille de l'ETRETAT et d'une autre yole, le FRERE JAN. Aux alentours du bastringue "la Grenouillère", où se côtoyait une crapulerie distinguée désireuse de s'encanailler, *"des flottes de yoles, de skifs, de périssaires, de podoscaphes, de gigs, d'embarcations de toute forme et de toute nature, filaient sur l'onde immobile, se croisant, se mêlant, s'abordant, s'arrêtant brusquement d'une secousse des bras pour s'élancer de nouveau sous une brusque tension des muscles, et glisser vivement comme de longs poissons jaunes ou rouges"*<sup>5</sup>. A proximité de la guinguette, les yoles de Maupassant et de ses camarades, *"fines et travaillées comme des meubles de luxe [...] reposaient côte à côte, pareilles à deux grandes filles minces, en leur longueur étroite et reluisante, et donnaient envie de filer sur l'eau."*<sup>6</sup> Ces fins coursiers fluviaux furent abondamment présent dans l'oeuvre de Maupassant. A leur bord, dans "Une partie de campagne", Madame Pétronille Dufour et sa fille s'abandonnent dans les bras musclés de deux solides rameurs alors que le mari et le fiancé somnolent après le déjeuner ; dans le très autobiographique "Mouche", les cinq gaillards jurent à leur maîtresse commune de conjuguer leurs ardeurs pour lui faire un enfant.

Le jeune fonctionnaire s'ennuyait ferme à son poste de travail et guettait avec impatience l'arrivée du dimanche, gage de plaisir aquatique comme en témoigne la lettre qu'il fait parvenir à sa mère en juillet 1875 : "... Je canote, je me baigne, je me baigne et je canote. Les rats et les grenouilles ont tellement l'habitude de me voir passer à toute heure de la nuit avec ma lanterne à l'avant de mon bateau, qu'ils viennent me souhaiter le bonsoir. Je manoeuvre mon gros bateau comme un autre manoeuvrerait une yole, et les canotiers de mes amis qui demeurent à Bougival sont supercoquemment émerveillés quand je viens vers minuit leur demander un verre de rhum..."

Si le canotage apparaît alors comme sa préoccupation majeure, Maupassant esquisse ses premières tentatives littéraires qui lui valent, par l'entremise de Gustave Flaubert, de faire la connaissance d'Émile Zola. Dans le cénacle des hommes de Lettres, sa réputation de navigateur infatigable dépasse de loin celle d'écrivain. En juillet 1878, Zola le charge d'ailleurs de lui trouver un bachot. Fin connaisseur, Maupassant lui répond : "... Le bateau le plus usité et le meilleur pour les promenades en famille, c'est la norvégienne libre (ou légère). [...] Maintenant, j'ai trouvé un bateau dit chasse-canard, de 5 mètres de long sur 1,35 m de large, dont je puis répondre comme solidité. Le bois ne contient aucun aubier ; il est fort léger à manier et gentil à l'oeil..."

En février 1884, l'écrivain qui vit désormais de sa plume et séjourne de plus en plus fréquemment à Cannes, acquière une barque grée du nom de la LOUISETTE. Cette Méditerranée, il ne l'a découverte que tardivement, quatre ans auparavant, à bord du bâtiment qui le conduisait en Corse en laissant derrière lui *"une longue trace écumeuse, une grande traînée pâle où l'onde remuée moussait comme du champagne, allongeait jusqu'à perte de vue le sillage"*<sup>7</sup>. Au cours de ce voyage, *"le vaste bateau glissait, jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé d'étoiles, un gros serpent de fumée noire"*<sup>8</sup>.

---

<sup>5</sup> "la Femme de Paul", conte recueilli dans *la Maison Tellier*, en 1881.

<sup>6</sup> "Une partie de campagne", conte publié le 2 avril 1881 dans *la Vie Moderne* puis recueilli dans *la Maison Tellier* la même année.

<sup>7</sup> "Voyage de Noce", conte publié dans *le Gaulois* du 18 août 1882.

<sup>8</sup> "la Peur", conte publié dans *le Gaulois* du 23 octobre 1882 puis recueilli dans *les Contes de la Bécasse* l'année suivante.

Méfiant, l'auteur a engagé un vieux marin, Galice, pour l'accompagner lors de ses sorties sur cette mer dont il connaît mal les pièges. Un jour, la houle ayant tendance à forcer, Galice hissa *"le foc, dont le triangle, plein de vent, semblait une aile, puis gagnant l'arrière en deux enjambées il dénoua le tapecul amarré contre son mât"*<sup>9</sup> Inquiet quant au comportement de l'embarcation en cas de gros temps, il suggéra à son patron d'acheter un vrai bateau s'il souhaitait naviguer par tous les temps, celui-ci étant tout juste bon pour louvoyer en bordure de plage.

Gagné par les arguments de son marin, jouissant maintenant d'une réelle aisance financière après le succès commercial de son second roman, "Bel-Ami", Maupassant remplaça la LOUISETTE par un cotre de plus fort tonnage, le FLAMBERGE, qu'il rebaptisa bien entendu le BEL-AMI. Ce navire, gage de liberté et d'indépendance, sanctionnait la réussite sociale de l'écrivain. Maupassant l'aima d'un amour exclusif, d'autant plus qu'il imagina alors qu'à son bord, il saurait oublier ses soucis et surtout les symptômes de cette syphilis le rongant peu à peu, convaincu que le mal ne l'accompagnerait pas au large.

Quelques années plus tard, en février 1888, Maupassant fit halte à Marseille où il contempla un *"gros bateau, les voiles carguées, vergues en croix sur sa mâture, traîné par un remorqueur marseillais qui haletait devant lui, roulant sur un reste de houle que le calme survenu laissait mourir tout doucement."*<sup>9</sup>

Dans la cité phocéenne, Maupassant acquit son dernier navire, le yacht ZINGARA, un cotre de course de quinze mètres, jaugeant vingt tonneaux. Construit en chêne blanc d'Écosse dans le chantier naval de Lymington en Angleterre, il devint le BEL-AMI II. Maupassant, malgré la fréquentation des salons et des mondantités parisiennes demeura un expert pour les questions maritimes. La lettre pointilleuse adressée à son ami le capitaine Muterse surveillant la préparation du BEL-AMI II, le souligne : "... Je vous prie donc de vouloir bien dire à Ardouin de faire une emplanture de mât en chêne. Je suis également tout disposé à munir le trou de jaumière d'un manchon en plomb. Puisque vous avez la bonté de suivre un peu la marche du travail, puis-je encore vous demander de faire à Bernard les recommandations suivantes. Il va recevoir de la glu marine dont il devra comparer la qualité avec celle de l'échantillon que je lui envoie aujourd'hui, car la maison de vente est suspectée de confondre les qualités. Pour utiliser cette glu il ne devra jamais tremper ses fers dans la graisse, mais dans de l'huile de naphte, ou, à défaut de cette huile, dans le pétrole. Il devra veiller avec un soin extrême à ce que la flamme du foyer par lequel il chauffera la glu ne se communique jamais même pendant une seconde à cette glu qui serait alors absolument perdue, et ne devrait plus être employée..."

Avec la maturité, Maupassant prêta parfois aux navires des attitudes moins franches. Tour à tour, ils se métamorphosèrent en objets menaçants qui amarrés, tel *"un troupeau de bêtes monstrueuses, immobiles sur l'eau, animaux apocalyptiques, cuirassés et bossus, coiffés de mâts frêles comme des plumes, et avec des yeux qui s'allument quand vient la nuit"*<sup>10</sup>. Ils furent aussi ces véhicules amenant du bout du monde le motif récurrent du maléfice, le choléra ou bien "le Horla" arrivé à bord d'un *"superbe trois-mâts brésilien, tout blanc, admirablement propre et luisant"*. Inquiétante également, l'épave alors qu'elle gisait *"sur le flanc, crevée, brisée, montrant, comme les côtes d'une bête, ses os rompus, ses os de bois goudronné, percés de clous énormes. Le sable déjà l'avait envahie, entré par toutes les fentes, et il la tenait, la possédait, ne la lâcherait plus"*<sup>11</sup>. Enfin, le

---

<sup>9</sup> "le Port", conte publié dans *l'Écho de Paris* du 15 mars 1889 puis recueilli dans *la Main gauche*.

<sup>10</sup> "Rose", conte publié dans le *Gil Blas* du 29 janvier 1884 puis recueilli l'année suivante dans les *Contes du jour et de la nuit*.

<sup>11</sup> "l'Épave", conte publié dans *le Gaulois* du 1er janvier 1886 puis recueilli dans *la Petite Roque*.

bateau devint l'objet de la fuite ou de l'exil, comme la LORRAINE emportant le malheureux fils Roland, dans "Pierre et Jean", par-delà les mers, là où réside l'illusion de l'espoir et du renouveau.

Maupassant s'attacha aux bateaux comme jamais il ne s'attacha aux femmes. Il ne cessa soit de les barrer, soit de les intégrer dans ses récits jusqu'à ce jour fatal où, à Cannes, gagné par la folie, juste avant de regagner Paris pour être interné dans cette antichambre de la mort que fut pour lui la clinique du docteur Blanche, ses proches le menèrent une dernière fois contempler son BEL-AMI II à quai.

**Alain-Claude GICQUEL**